

Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (2019)

Heft: 48: Musik und Emotionen in der Literatur = Musique et émotions dans la littérature = Music and emotions in literature

Nachruf: Nachruf auf Bernhard Böschenstein = Nécrologie de Bernhard Böschenstein

Autor: Winkler, Markus / Villiger, Christian

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NACHRUF AUF BERNHARD BÖSCHENSTEIN
NÉCROLOGIE DE BERNHARD BÖSCHENSTEIN

Markus Winkler

Hommage à Bernhard Böschenstein (1931-2019)



Le Département de langue et de littérature allemandes et le Programme de littérature comparée de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève ont le regret et la grande douleur de vous faire part du décès de notre collègue et ami Bernhard Böschenstein, le 18 janvier, à l'âge de 87 ans.

Fils du journaliste Hermann Böschenstein, correspondant étranger de divers journaux suisses, Bernhard Böschenstein est né à Berne en 1931. Durant les années précédant la Deuxième Guerre mondiale, il a passé une partie de son enfance à Berlin et à Paris. Un des fruits de cette éducation cosmopolite était son plurilinguisme; c'est avant tout sa parfaite maîtrise du français qui ne laissait d'impressionner. À partir de 1950, il a étudié la germanistique, les langues et littératures romanes et le grec ancien à Zürich, Paris et Cologne. C'est à Zürich qu'il a soutenu sa thèse sur l'hymne de Friedrich Hölderlin « Der Rhein » (« Le Rhin »), sous la direction d'Emil Staiger.

Après avoir été assistant à la Freie Universität de Berlin et à l'Université de Göttingen et chargé de cours à l'Université de Harvard, Bernhard Böschenstein fut nommé en 1965 professeur ordinaire de littérature allemande moderne à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève. Il a enseigné à notre Faculté jusqu'en 1998, année de sa retraite. Dès le début

de cette longue période, lui et son épouse Renate Böschenstein-Schäfer ont travaillé avec succès à augmenter les effectifs du Département d'allemand et à assurer son ancrage dans notre Faculté. Ainsi, Bernhard Böschenstein n'a pas tardé à entretenir des liens collégiaux et amicaux étroits avec Marcel Raymond, Jean Rousset et Jean Starobinski, représentants éminents de l'École de Genève. Parallèlement, il a promu la connaissance de la littérature et culture allemandes au-delà des limites académiques en tant que président de la *Société genevoise d'études allemandes*, mandat qu'il a exercé pendant plus de vingt-cinq ans, tout en faisant preuve d'un grand rayonnement international : ainsi, il a été professeur invité aux universités de Lausanne, Bâle, Zürich, Fribourg, mais aussi Cornell, Princeton, Heidelberg, Pise ainsi qu'à l'École polytechnique de Zürich.

En ce qui concerne ses domaines de recherche, il faut avant tout mentionner la poésie de Hölderlin, à laquelle il a consacré des travaux qui eurent tôt fait d'asseoir sa réputation internationale. Ils reflètent sa capacité à situer cette poésie difficile tant dans la tradition classique que dans son contexte européen moderne tout en en faisant ressortir les beautés incomparables à travers des analyses stylistiques précises dont la virtuosité n'est pas dénuée de qualités poétiques. Il n'est donc pas étonnant que Bernhard Böschenstein ait été rédacteur en chef du *Hölderlin Jahrbuch* pendant 35 ans, mais aussi président de la Société Hölderlin, qui lui a accordé le titre de membre honoraire. Outre Hölderlin, Jean Paul et Goethe (en 1975, l'Institut Goethe lui a décerné la médaille Goethe), les grands poètes de la première moitié du XX^e siècle, tels Stefan George, Hugo von Hofmannsthal et Rainer Maria Rilke, mais aussi les symbolistes et surréalistes français, ainsi que la poésie de Paul Celan, avec qui il s'était lié d'amitié, ont été des domaines privilégiés de ses recherches.

Bernhard Böschenstein était en effet l'un des meilleurs connaisseurs de la poésie européenne du XX^e siècle. Marqué par la tradition de l'école de Stefan George, il n'a pourtant jamais cessé de se démarquer des tendances nationalistes de certains tenants de cette école. Hostile à toute étroitesse d'esprit, en particulier celle relevant du nationalisme, il s'est efforcé tout au long de sa carrière de travailler à la bonne entente des mondes culturels français et allemand, entre autres comme traducteur (également admirable) de poésie française. Genève, canton suisse entouré de deux départements français, lui a donc semblé être le lieu idéal pour la mise en œuvre de ce dialogue qui réunissait de manière exemplaire la reconnaissance et le dépassement des différences culturelles de ceux et celles qui y participaient.

C'est pourquoi, vers la fin de son mandat genevois, il a préparé à notre Faculté la réorganisation de la Littérature comparée comme programme interdépartemental. Son engagement infatigable en faveur de cette discipline s'explique par son souci de dépasser les limites des littératures dites nationales ; sa manière de concevoir la germanistique était toujours d'orientation comparatiste.

Avec lui, les études de lettres ont perdu un collègue et ami qui, par sa générosité, sa culture, son érudition, son expérience internationale, ses dons linguistiques et aussi son humour savait communiquer son enthousiasme pour la poésie et les arts à tous ceux et celles qui avaient la chance de le connaître. Ses amis et étudiants en Suisse et dans le monde entier peuvent en témoigner. Ils garderont et honoreront sa mémoire avec une immense gratitude.

Christian Villiger

„Der himmlischen, still widerklingenden, /
der ruhigwandelnden Töne voll...“

Eine Erinnerung an Bernhard Böschenstein

In den Nachrufen auf Bernhard Böschenstein, die in verschiedenen Zeitungen und im Internet erschienen sind, schien eine Formulierung unumgänglich, nämlich die, dass hier ein „herausragender“ Vertreter seines Fachs von uns gegangen ist.¹ Was war das Herausragende an diesem Literaturwissenschaftler? Anstelle eines Nachrufs im eigentlichen Sinne möchte ich im Folgenden versuchen, Böschensteins Zugang zur Literatur genauer zu charakterisieren und dabei auch diese Frage zu beantworten. Ich tue dies als Leser seiner Aufsätze und Studien, vor allem aber auch als sein Schüler. Von 1996 bis 1998 habe ich in Genf bei ihm studiert.

Ich beginne mit zwei Anekdoten. Ich erinnere mich an ein Proseminar zu Robert Walser. Wir sprachen über den *Spaziergang*, über die Stelle, wo der Ich-Erzähler eine Buchhandlung betritt und nach dem meistverkauften Buch der Saison fragt, dieses dann aber, nachdem es ihm der Buchhändler eilfertig herbeigeschafft hat, einfach liegen lässt und das Geschäft kommentarlos verlässt.² Plötzlich meinte Böschenstein, sein ganzes Gesicht ein einziger Ausdruck von Heiterkeit: „Das mache ich manchmal auch. Manchmal muss ich auch den Walser spielen. Ich kann ja nicht immer der Professor sein. Das hält doch kein Mensch aus! Letzthin bin ich in ein Kleidergeschäft gegangen und habe zu der Verkäuferin gesagt: ‚Die Kleider, die Sie hier haben, sind alle ganz furchtbar, nichts davon kann man tragen, niemand will davon etwas kaufen!‘“ Ich erinnere mich weiter an eine *soutenance de thèse*, die Doktorprüfung, die in Genf wie in Frankreich öffentlich stattfindet. Die Doktorandin hatte eine Arbeit über Goethes *West-östlichen Divan* geschrieben. Während die übrigen Gutachter vor allem methodische Gesichtspunkte ansprachen und die Hauptthesen der Arbeit zur Debatte stellten, zielte Böschenstein auf ein einziges Gedicht, das sich in den Nachlasspapieren fand und das Goethe nicht in den Band aufgenommen hatte. Das Gedicht war unfertig, es fehlte

1 Lesenswert scheinen mir die folgenden beiden Artikel: Dominik Müller. „Ein Schüler des Dionysos. Der Genfer Germanist Bernhard Böschenstein ist gestorben“. *Neue Zürcher Zeitung*, 22. Januar 2019; John E. Jackson. „Bernhard Böschenstein, disparition d'un être inspiré“. *Le Temps*, 23. Januar 2019.

2 Robert Walser. „Der Spaziergang“. *Sämtliche Werke in Einzelausgaben*. Bd. 7: *Seeland*. Hg. Jochen Greven. Zürich/Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1986. Hier S. 85-87.

der letzte Vers. Böschenstein meinte: „Sie schreiben dazu nur: ‚Der letzte Vers fehlt.‘ Das ist mir zu wenig. Ich verlange ja nicht, dass Sie den Vers erfinden, aber Sie könnten vielleicht ein paar Vermutungen anstellen, was darin gestanden haben könnte.“ Er sagte es mit demselben heiteren Gesicht, mit dem er sich im Walser-Proseminar über sich selbst lustig gemacht hatte.

Was zeigen diese Anekdoten? Die zweite zeigt meiner Ansicht nach, wie Böschenstein, wenn er einen literarischen Text las, stets den kreativen Schaffensprozess in den Blick nahm. Er erwartete von den Germanisten, dass sie, und sei es nur probenhalber, auch den Dichter in sich selbst erwecken, wenn sie Texte analysieren. Lücken und Fragmente faszinierten ihn daher, wie sie sich zum Beispiel in den späten Gedichten Hölderlins finden. Er forderte uns Studenten mehrfach auf, uns gerade mit diesen Texten zu beschäftigen. Wie wäre die Lücke zu füllen? Und warum gelang es Hölderlin gerade an dieser Stelle nicht, die fehlenden Verse auszuführen? Es leuchtete ihm nicht ein, dass viele seiner Kollegen einen Bogen um solche Gedichte machten, weil sie ihnen zu wenig Halt boten und zu schwierig schienen. Er erwähnte einmal einen von Hölderlin geplanten Aufsatz, den dieser nie geschrieben hat und von dem wir nur den Titel kennen. Man sollte von den Hölderlin-Forschern verlangen, diesen Aufsatz zu schreiben, meinte er, wer sich als Hölderlin-Experte profilieren wolle, müsse dazu in der Lage sein. In einem Aufsatz über Musils *Rede zur Rilke-Feier* hat Böschenstein selbst diesen Spagat zwischen Analyse und kreativer Nachschöpfung versucht.³ Es ist einer seiner besten Texte. Musils Rede ist derart verknappt und unkonkret, dass sie die Leser ratlos zurücklässt. Böschenstein stellt sich die Aufgabe, aus Musils allgemein gehaltenen Andeutungen heraus abzuleiten, wie dieser vermutlich die Gedichte Rilkes, die er in seiner Rede erwähnt, gelesen und interpretiert hat, und führt eine solche Lektüre dann auch gleich aus: Rilke mit Musil gelesen. Aber auch wenn Böschenstein einen Text „bloss“ analytisch und interpretativ nachvollzog, stand das, was Adorno die „Logik des Produziertseins“ genannt hat,⁴ im Vordergrund. „Warum macht er/sie das?“, war eine häufige Frage, die er in einem Seminar stellte: „Warum wechselt er jetzt plötzlich den Ton? Warum jetzt diese Metapher? Was ist die Funktion dieser Szene?“ Nicht um die Rekonstruktion der Autorintention ging es dabei, sondern um ein tieferes Verständnis der genuin literarischen Komponente eines Textes.

3 Bernhard Böschenstein. „Musils *Rede zur Rilke-Feier*“ [1999]. *Die Sprengkraft der Miniatur. Zur Kurzprosa Robert Walsers, Kafkas, Musils, mit einer antithetischen Eröffnung zu Thomas Mann*. Hildesheim: Olms, 2013. S. 183-194.

4 Theodor W. Adorno. „Valéry's Abweichungen“. *Noten zur Literatur II*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1961. S. 43. Zitiert nach Peter Szondi. „Über philologische Erkenntnis“ [1961]. *Schriften I*. Hg. Jean Bollack. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1978. S. 286.

Die Walser-Anekdote zeigt mehreres zugleich. Mir scheint sie unter anderem ein Beleg für das zu sein, was ich an Böschensteins Umgang mit Literatur vor allem anderen als herausragend empfinde: seine Fähigkeit, literarische Texte lebendig werden zu lassen. Böschenstein sprach nicht nur *über* einen Text, sein Nach- und Dazwischensprechen, sein Fragen und Kommentieren vermochte es, den Text selbst zum Sprechen zu bringen, ihm wie auf einer Bühne einen Auftritt zu verschaffen. Böschenstein war nicht zuletzt ein begabter Rezipient. Das Seminar zu Robert Walser war die lustigste Veranstaltung, die ich während meines ganzen Studiums besucht habe. Böschenstein gelang es, Walsers Humor eine Stimme zu verleihen, nicht zuletzt, indem er sich, wie die Anekdote veranschaulicht, zwischendurch mit Walsers verschobenen Figuren identifizierte. Obwohl Böschenstein oft Bezüge zwischen den besprochenen Texten und sich selbst bzw. unserer Gegenwart explizit herstellte, war eine solche Aktualisierung keine zwingende Voraussetzung für das, was ich die Verlebendigung eines literarischen Textes nennen möchte. Kein Seminar hat mich so existentiell berührt wie jenes zu Kleists *Amphitryon*, obwohl wir darin eigentlich ausschliesslich über die Machart dieses Stücks gesprochen haben. Aber indem Böschenstein die Unterschiede zu Molières Version dieses Mythos präzise herausstellte, vermochte er wie nebenbei die philosophische Frage nach der personalen Identität ins volle Licht zu rücken. Ich empfand nach diesen Seminarsitzungen etwas, was ich in meinem Studium sonst nie mehr empfunden habe und was man von einer universitären Veranstaltung auch nicht erwartet: Glück. Der *Amphitryon* ist bis heute mein Lieblingsstück.

Man könnte nun einwenden, dass dieser sehr persönliche Zugang zu einem Text auch eine problematische Seite hat. Drängt sich der Interpret nicht zu sehr in den Vordergrund? Gerät die Interpretation nicht in Gefahr, lediglich subjektiv zu sein? Unterstehen kreatives Weiterdenken und Verlebendigung noch objektivierbaren Kriterien? Böschenstein war sich dieser Problematik sehr bewusst und beharrte doch auf der Unhintergebarkeit der subjektiven ästhetischen Erfahrung des Einzelnen. In einer späten Selbstbeschreibung formuliert er seine Position so: „Es war die skandalöse Freiheit des seinen eigenen Reaktionen vertrauenden Lesers, für den feststand, dass seine in ihm gegenwärtigen bisherigen Lektüren einen Resonanzraum ermöglichen, der spezifische Fragen und Antworten zeitigen würde, die für andere Leser nicht selbstverständlich waren. Davon Zeugnis abzulegen, schien mir die mir zufallende Aufgabe zu sein.“⁵ Und in einem Aufsatz über seinen Lehrer Emil

5 Bernhard Böschenstein. „Autobiographisch begründete komparatistische Literaturwissenschaft. Eine Skizze“. *Was heisst und zu welchem Ende studiert man Literaturwissenschaft. Festschrift für Stefan Bodo Würffel*. Hg. Jan-Erik Antonsen, Maria-Christina Boerner, Sabine Haupt, Reto Sorg. München: Wilhelm Fink, 2009. S. 45-49, hier S. 45.

Staiger heisst es: „Ich schreibe hier bewusst nicht als Vertreter eines Fachs im engeren Sinne, sondern als Schüler eines *homme de lettres*, dessen genuine Ausdrucksform in meinen Augen der literaturwissenschaftliche Essay ist, für den sich in Frankreich der Ausdruck *critique littéraire* fest eingebürgert hat.“⁶ Peter Szondi hatte sich in seinem *Traktat über philologische Erkenntnis* ähnlich geäussert;⁷ ebenso Jean Starobinski, auf dessen Aufsatz *La relation critique* Böschenstein anspielt, wenn er von „[s]einer Beziehung zum untersuchten Werk“ spricht.⁸ Der Gefahr der Vereinnahmung eines Textes kann der Interpret nicht entgehen, indem er seine subjektive Erfahrung einer vorgängig festgelegten, unpersönlichen Methode unterwirft, sondern nur indem er diese an der Sache selbst und an seinen möglichst weiten Vorkenntnissen prüft. Und indem er seine Deutung nicht absolut setzt, sondern sie mit anderen Perspektiven abgleicht. „Gespräch“ ist ein wichtiges Wort für Böschenstein; er bezeichnet das literaturwissenschaftliche Tun als „Beitrag zum literarischen ‚Weltgespräch‘, zu dem wir eingeladen sind und zu dem wir unsererseits neue Teilnehmer einladen können.“⁹ Diese Haltung hat er auch gelebt; Grosszügigkeit in jedem Sinne war eine seiner hervorstechenden Charaktereigenschaften.

Die Walsler-Anekdote zeigt aber auch, dass Böschenstein nicht nur den hohen Ton eines Hölderlin oder eines Rilke beherrschte. Der Witz und Humor eines Jean Paul oder eben Walsers lagen ihm genauso nahe. Nur den satirisch-spöttischen, verletzenden Ton, wie ihn zum Beispiel Heine gegen Börne anwandte, schloss er aus. Hier setzte er eine ethische Grenze. Wenn Böschenstein sprach, war seine Rede von einem heiteren Ernst getragen, der in meinen Augen nichts Priesterlich-Weihevollnes hatte, wie man ihm gelegentlich vorhielt, sondern der authentische Ausdruck eines unerschütterlichen Kunstenthusiasten war. In einem Seminar von Böschenstein fühlte man sich immer ein wenig nach Italien versetzt, in das Italien, wie es Goethe und Heinse erlebt hatten, wo das Leben intensiver, dramatischer und zugleich geistvoller, wesentlicher ist. Diese genuin ästhetische Sphäre nicht zu zerreden, sondern zu evozieren und erlebbar zu machen – darin lag die grosse Begabung Böschensteins. Das Gespräch über Gedichte, zu dem er einlud,

6 Bernhard Böschenstein. „Zwischen Hingabe und Zurechtweisung. Der Interpret Emil Staiger im Gespräch mit vier Dichtern“. In: Joachim Rickes, Volker Ladenthin, Michael Baum (Hg.). *1955-2005: Emil Staiger und Die Kunst der Interpretation heute*. Hg. Joachim Rickes, Volker Ladenthin, Michael Baum Bern: Peter Lang, 2007. S. 31.

7 Szondi. *Über philologische Erkenntnis* (wie Anm. 4). S. 268: „Sobald sie [die philologische Tatsachenforschung, C. V.] um einer vermeintlichen Objektivität willen das erkennende Subjekt auszuklammern sucht, läuft sie Gefahr, die subjektiv geprägten Tatsachen durch unangemessene Methoden zu verfälschen“.

8 Böschenstein. *Autobiographisch begründete* (wie Anm. 5). S. 45.

9 Ebda. S. 49.

hatte immer etwas von einem Fest, einem Schauspiel, einem Konzert. Dabei fehlte nie die lebensfrohe Heiterkeit. Ich erinnere mich, dass es im Goethe-Seminar einen notorisch zu spät kommenden Studenten gab. Einmal betrat er den Seminarraum genau in dem Moment, als Böschenstein zur Rezitation des Gedichts „An Schwager Kronos“ anhub: „Spute dich, Kronos!“, schallte es vollstimmig in den Saal und dem verdutzten Zuspätkommer entgegen. Das ganze Seminar lachte, am meisten Böschenstein selbst. Diese „niemals aufgehobene Spannung zwischen Wirklichkeit und Entrückung“ hat Böschenstein auch als eines seiner Themen erkannt und dabei zu Recht die Spannung betont.¹⁰ Indem er mit seiner ganzen Person für das Ästhetische eintrat, mag er einem manchmal wie aus der Zeit gefallen vorgekommen sein. Das mag ihm, dem nichts so zuwider war wie die Unterwerfung unter den Zeitgeist, gerade recht gewesen sein. Ganz im Sinne der Klassik war ihm die ästhetische Sphäre auch ein utopischer Einspruch gegen die Gegenwart. Er zelebrierte dieses Fremdsein in der eigenen Zeit: Ob Heinse uns heute noch etwas zu sagen habe, könne er nicht beurteilen, meinte er einmal, er fühle sich ja viel mehr wie jemand, der um 1800 gelebt habe, als wie ein Mensch des 21. Jahrhunderts.

Ich hatte das Glück, bei vielen hervorragenden Literaturwissenschaftlern und Literaturwissenschaftlerinnen studieren zu können, in Genf und Zürich. Keiner jedoch hat mich so geprägt wie Bernhard Böschenstein. Ein halbes Jahr vor seinem Tod habe ich nochmals mit ihm telefoniert. Da war er schon im Altersheim. Er konnte sich, obwohl durch Krankheiten geschwächt, noch an vieles sehr genau erinnern, aber das Zeitgefühl liess ihn im Stich und die Chronologie geriet ihm immer wieder durcheinander. Plötzlich fragte er mich: „Lebt er eigentlich noch, der Staiger?“ Emil Staiger lebt – wie auch Bernhard Böschenstein – in seinen Schülern und in seinen Texten weiter. Man wird die Texte Böschensteins noch lange lesen, weil sie sich näher an der kreativen Keimzelle eines literarischen Textes bewegen, sensibler auf die ästhetischen Eigenarten der untersuchten Werke reagieren und eine dem Literarischen adäquatere Metasprache gefunden haben als vieles andere, was die Literaturwissenschaft hervorgebracht hat.

10 Bernhard Böschenstein. *Studien zur Dichtung des Absoluten*. Zürich: Atlantis, 1968. S. 7.

